

LE BATAILLON DE JOINVILLE

Pour un jeune homme, avoir vingt ans entre 1954 et 1962, impliquait un séjour obligatoire, de plus ou moins longue durée, en Algérie, avec tout ce que cela comportait d'incertitudes pour la majorité d'entre eux, et de dangers pour un petit nombre, ceux qui faisaient partie des unités engagées dans la confrontation directe avec les partisans de l'indépendance.

Normalement, nul ne pouvait échapper à ce devoir patriotique, puisque ce territoire était considéré, à l'époque, comme faisant partie intégrante de la France.

On en plaisantait même dans certains établissements scolaires où ceux qui ne travaillaient pas suffisamment se voyaient menacés « de se retrouver dans les djebels » à la rentrée suivante !

Cependant, une question préoccupait les dirigeants du pays : comment protéger les sportifs de haut niveau, que l'on avait tant de mal à faire surgir des profondeurs de la masse anonyme des athlètes, les résultats des derniers Jeux Olympiques étant malheureusement là pour le prouver. Il ne fallait pas qu'ils apparaissent comme des privilégiés aux yeux du public, mais il était impératif qu'ils ne soient pas non plus excessivement exposés à des accidents ou des blessures mortelles. De plus, il fallait éviter que cette période du service militaire soit complètement déconnectée de leur carrière sportive, alors que leur âge et leur niveau d'entraînement leur ouvrait justement, à ce moment précis de leur développement, les portes de l'épanouissement, des records, de la plénitude de leur savoir-faire.

Il était une fois... le bataillon de Joinville

L'Institut National des Sports, créé à la Libération, se penche alors sur cette question et réfléchit à la création d'une unité militaire spéciale, qui pourrait accueillir des appelés sportifs choisis par les fédérations, pour leur offrir un programme mixte et ambitieux : une solide formation militaire et le maintien de leurs qualités physiques et psychologiques au plus haut niveau.

Les responsables s'appuient aussi sur quelques expériences menées dans certaines régions, comme l'Aquitaine, où, à la base aérienne de Mérignac, près de Bordeaux, un commandant rassemble une élite restreinte de rugbymen du sud-ouest, qu'ils soient quinzistes ou joueurs de XIII.

Comme l'armée s'était déjà préoccupée, depuis le milieu du XIX^e siècle, d'ouvrir une École Normale Militaire de Gymnastique à Joinville, qui formera des moniteurs militaires et deviendra une École Supérieure d'Éducation Physique, c'est tout naturellement dans la continuité de ces éléments de base que va s'orienter la réflexion. Elle aboutira à la création, le 25 juillet 1956, après accord entre plusieurs corps d'armée (Air, Mer, unités spécifiques) du fameux « Bataillon », une unité d'infanterie de type classique, commandée par un colonel, dont les objectifs sont définis par un arrêté ministériel : « Le Bataillon de Joinville participe aux opérations de pacification en Algérie et maintient en bonne condition physique les sportifs de valeur internationale qui servent sous son drapeau... »

On tente donc, au sein de cette unité d'élite, un judicieux dosage des disciplines militaires et sportives, dans le cadre idéal du plateau de Gravelle, à deux pas des installations de l'Institut National des Sports, près du mythique stade Pershing, où se déroulèrent les jeux Olympiques de 1924.

Il est prévu de recruter chaque année plusieurs centaines d'appelés, dont 20 % seront affectés à des services généraux, de caractère administratif dans la plupart des cas, qui ne répondront donc pas aux critères de base. Mais il y aura jusqu'à

Il était une fois... le bataillon de Joinville

un millier de soldats au Bataillon, et près de 20.000 athlètes passeront par cette filière durant ses vingt-six années d'existence ! La plupart des sports pratiqués en France seront représentés, y compris des disciplines marginales, comme la pêche au lancer, le hockey sur gazon, le waterpolo... et d'autres encore.

La sélection des futurs « Joinvillais » est laissée à l'appréciation des fédérations. L'armée fait confiance aux instances dirigeantes des différentes disciplines, compte tenu de quelques principes de base : être international ou assimilé, jouer ou concourir dans un championnat ou des épreuves de rang national, être désigné comme un espoir de haut niveau ou ayant accédé à des performances reconnues officiellement et vérifiables de manière objective.

La part de choix à la « côte d'amour » est relativement négligeable, même si l'on sait qu'elle existe. Elle n'a jamais, en plus de vingt années, perturbé les formations et provoqué des départs prématurés ou des reconversions. Même si, dans certains cas, il a fallu forcer un peu la main à certaines fédérations pour inclure un ou deux jeunes dans des équipes aguerries où ils ne s'imposaient pas naturellement, afin de leur donner le « label » recommandé.

On cite aussi quelques cas de malchanceux, qui possédaient toutes les qualités requises, mais dont les dossiers se sont égarés dans les services. Un célèbre pilier de rugby à XIII du Villeneuvois, qui se situait dans les cinq premiers de sa catégorie au plan national, s'est retrouvé ainsi sur un piton exposé, en pleine Kabylie. On s'en inquiète, on le sélectionne pour le Bataillon, on le retrouve, on veut le rapatrier : il refuse de quitter ses nouveaux camarades avec qui il s'est lié d'amitié en quelques mois ! Il restera vingt-huit mois sur le piton...

Pour les appelés du « Bataillon », le programme-type comprendra, pour vingt-huit mois de service, deux séjours en Afrique Française du Nord (A.F.N.), de trois à quatre mois chacun, en règle générale du mois de mai à fin août, suivis de la participation, de septembre au printemps de l'année suivante, à la saison

Il était une fois... le bataillon de Joinville

normale des championnats de France. Bien entendu, pour les athlètes dont les compétitions se déroulent à la belle saison, ce dispositif est inversé et le séjour en Algérie se fait en hiver. Et l'on a connu aussi, des sportifs sélectionnés qui ont débuté leur service militaire en Algérie et n'ont véritablement intégré le Bataillon qu'au bout de huit mois de classes et de « galère ».



*Les disciplines ici représentées montrent la diversité des sports accueillis au B.J. - de gauche à droite:
Lieutenant LENOIR (athlétisme) - Soldats BAILLET (basket) - LEBERRE (judo) -
CLAUD (cyclisme) - PAUPARDIN (hockey sur glace) - CAZABAN (escrime) -
ZAEGEL (hanball) - MAUDUY (rugby à XV) - HEUTTE (football) - GRUPPI (rugby à XIII)*

LA PART DU MILITAIRE

À la création du Bataillon, approuvée par l'ensemble des disciplines sportives françaises, les autorités militaires demandent aux fédérations de participer directement au soutien financier de l'expérience. Il est bien entendu que toute défaillance entraînera une radiation à court terme.

Ce soutien ne comporte pas seulement cet aspect comptable. Pour la plupart des fédérations, s'ajoute la mise à disposition à temps plein d'un entraîneur de niveau national ou international.

Les grands sports individuels et collectifs versent leur obole sans rechigner et sélectionnent une trentaine de sportifs chacun environ : football, rugby à XV, basket, hand-ball, rugby à XIII, natation, athlétisme, cyclisme, judo... En tout, vingt-cinq disciplines sont représentées. C'est la fine fleur de la jeunesse française qui se retrouve sur le Plateau de Gravelle, dans un fort construit sous Louis-Philippe, mais totalement réaménagé après la seconde guerre mondiale. Dans ce cadre, quelques stars, déjà confortablement rémunérées, côtoient des espoirs inconnus et partagent les mêmes repas et les mêmes contraintes. Il existe même une prison, avec un certain nombre de contraintes particulières, mais on en sort quand même en fin de semaine, pour disputer les rencontres programmées, quel que soit le motif de la punition !

Cette unité est une école de l'égalité concrète, comme il n'en avait jamais existé, surtout dans ce milieu dévolu à la compétition et à la sélection.

Bien sûr cette fraternité a des limites, puisque beaucoup de ces jeunes, issus pour la plupart d'un milieu modeste, n'ont pour toute ressource que la très insuffisante solde donnée par l'armée à la fin du mois, alors que quelques uns d'entre eux sont déjà des professionnels et même des « vedettes », qui arrivent à la caserne en voiture de sport ou DS de luxe. Aussi pour la plupart, les distractions sont-elles comptées, malgré la proximité de la capitale. Pas question de théâtre ni de revues. Encore moins de cabarets à la mode. On se retrouve rue de Lape, près de la Bastille, au « Bal à Jo » ou à la « Boule Rouge », parfois à l'Alcazar, dont le propriétaire est un Aquitain chaleureux. C'est dans ce quartier là d'ailleurs que certains bleus vont faire l'amère expérience de bars très accueillants, dont les hôtessees ne se révéleront pas tout à fait conformes à ce que les jeunes soldats espéraient ! Des vedettes provinciales, qui se croyaient irrésistibles, ont eu ainsi des révélations de dernière minute qui les ont laissés pantois, notamment chez « Madame Arthur », à Pigalle et certaines des « pin-up » qui les avaient aguichés ont redescendu l'escalier sur les fesses ! N'évoquons pas, par pure charité, les quolibets et les plaisanteries qui vont les accompagner pendant des semaines entières à la suite de ces aventures pittoresques.

La période des « classes », au cours de laquelle un minimum de savoir-faire proprement militaire doit être acquis par les appelés, ne serait-ce que pour des raisons évidentes de sécurité, commence dès l'incorporation, c'est-à-dire au mois de juin pour un grand nombre de ces jeunes. Elle est assez rude, car l'encadrement est assuré par des sous-officiers appartenant à des régiments de parachutistes, les fameux « bérets rouges », qui considèrent que ces jeunes gens sont en pleine forme, donc capables d'efforts physiques importants, et en parfait équilibre psychologique, ce qui autorise des tentatives de dépassement au-dessus de la moyenne. La plupart de ces cadres ont combattu en Indochine et en Afrique du Nord et ne sont pas particulièrement portés à l'indulgence, pour ceux qui passent encore pour de véritables « planqués ».

Il était une fois... le bataillon de Joinville

La consigne est de ne pas ménager les appelés, ne serait-ce que pour mettre un terme aux soupçons de « favoritisme » qui apparaissent ici ou là de temps à autre, y compris dans la presse sportive. Il ne faut pas que cette élite passe pour une unité de protégés. Au début de la mise en place du Bataillon, personne n'envisageait d'ailleurs de l'envoyer en Algérie, mais une vigoureuse campagne de presse, orchestrée par des forces obscures mais influentes, a rapidement remis les choses à leur place.

L'aire d'évolution et de formation, pendant ces quelques mois dévolus au « militaire », est située au camp de Frileuse, à l'ouest de la métropole parisienne, où les conditions matérielles sont moins bonnes que sur le plateau de Gravelle.

Le bataillon étant intégré au 150^e Régiment d'Infanterie, c'est à une préparation classique de « biffin » que sont entraînés les athlètes : maniement d'armes, tir, marches en tenue de campagne, cross, parcours du combattant, initiation au corps à corps et au combat de nuit...

Deux moments forts dans ce cycle de formation, la préparation du défilé du Quatorze Juillet aux Champs-Élysées (il faut se lever à trois heures du matin et se présenter en tenue impeccable!) et la marche de cinquante kilomètres, tout équipé, qui se pratique à Mourmelon, un camp sinistre situé dans la Marne, en Champagne pouilleuse, dans un décor de bataille de Verdun. La réputation de ces deux événements est telle que la moindre petite blessure est exploitée à fond pour éviter d'y participer. On en voit même qui s'efforcent d'aggraver certains désagréments musculaires pour en être dispensé.

Au-delà de ces mesquineries peu glorieuses, une saine émulation est toujours présente, notamment à l'occasion des courses de fond. On voit par exemple le footballeur Robert Herbin, futur international et entraîneur emblématique du grand Saint-Etienne des années glorieuses, s'appliquer à terminer premier d'un cross ou d'un parcours du combattant, comme pour montrer qu'un « privilégié »

Il était une fois... le bataillon de Joinville

qui touchait chaque mois des sommes considérées comme importantes à l'époque, était lui aussi capable de se surpasser.

Et ces jeunes gens en pleine santé s'amusez parfois à donner une leçon à certains « géants » traités déjà comme des demi-dieux par les médias. On cite notamment l'un des grands espoirs du rugby à XV français, terreur des terrains britanniques, qui se retrouve coincé dans une clairière à la suite d'un mauvais choix tactique et sort de là couvert du plâtre des grenades fictives lancées par des camarades parfaitement camouflés dans les taillis. Le géant furieux et désarmé, la figure et les membres luisants de poudre blanche, qui lance des imprécations à ceux qui rigolent autour de lui : voici une scène digne de l'Antique !

De plus, chacun participe aux corvées et aux gardes, y compris de nuit. Le ramassage des feuilles est particulièrement apprécié de certains internationaux.



C'est ainsi que l'on voit l'un des grands espoirs du patinage français, encensé par la presse spécialisée, photographié au garde-à-vous devant la porte de la caserne, le pistolet-mitrailleur réglementaire au poing.

Le célèbre patineur Alain GILETTI est au garde-à-vous devant l'entrée du fort de Gravelle.

Il était une fois... le bataillon de Joinville

Mais, on peut le dire aujourd'hui, la sentinelle ne disposait pas de balles et sa cartouchière était adaptée, non à l'arme moderne qu'il tenait, mais au vieux fusil réglementaire de l'Armée Française ! D'ailleurs, il faut se souvenir que nos soldats, à cette époque, ne pouvaient pas se servir des armes généreusement offertes par nos chers alliés américains dans le cadre de l'O.T.A.N., car ces derniers ne voulaient pas qu'elles puissent servir en Algérie. Alors que nos adversaires disposaient des dernières nouveautés de l'Europe de l'Est, notamment des mitrailleuses qui tiraient des centaines de coups à la minute. Nous étions obligés de nous en tenir aux vieux « MAS 36 » et autres pétoires d'un autre âge !

Seuls les régiments de choc étaient convenablement équipés.

Notons que les sportifs qui pratiquaient les jeux d'été faisaient leurs classes au centre d'instruction de Bellefontaine en Algérie, près des gorges de Palestro, un lieu relativement exposé, car la gare de cette petite ville expédiait les produits de la poudrerie souterraine de La Cheddite. Et le casernement du Bataillon était implanté au dessus de cette poudrerie !

Cette période bénie était agrémentée par des séances de « piqûres coloniales » où le major alignait les athlètes le long d'un mur et commençait par piquer les aiguilles sur les épaules, à la manière d'un lancer de fléchettes, avant qu'un infirmier ne vienne achever le travail en enfonçant la seringue, sans grandes précautions. Celle-ci, énorme, était remplie d'un liquide épais qui se répandait lentement dans l'épaule et irradiait ensuite tout le haut du corps. Un délice !

Il ne fallait surtout rien boire, notamment de l'alcool. Celui qui se croyait, par sa taille et sa force, au dessus du commun des mortels, se retrouvait au Val-de-Grâce, en réanimation, s'il enfreignait les consignes. Quelques-uns ont même failli ne jamais rejouer de leur vie, après trois ou quatre verres de vin !

C'est à cette occasion que l'on découvrait les vrais « durs ». Et ce n'était pas toujours, loin s'en faut, les montagnes de muscles, les deuxièmes lignes de rugby,

Il était une fois... le bataillon de Joinville

les lanceurs de poids, les haltérophiles, les «armoires à glace» qui montraient volontiers leur force dans les chambrées. On découvrait, avec les séances de piqûres, l'étonnante résistance et le sang-froid de certains, tandis que d'autres s'effondraient littéralement à la simple vue de l'aiguille.

Il est vrai qu'elles étaient de belle taille ces aiguilles!

Deux permissions de huit jours seulement pendant tous ces mois d'apprentissage militaire. La plupart des «Joinvillais» économisaient sur tout pour faire bonne figure auprès des parents et des amis, lorsqu'ils se retrouvaient en famille. Mais l'inconvénient majeur, lorsque l'on voyageait à cette époque où les trains du week-end étaient encombrés de soldats, c'était l'uniforme. Les filles s'en détournaient. Il y en avait trop. Elles savaient aussi que ceux qui leur faisaient les yeux doux allaient partir bientôt en Algérie pour de longs mois. Comment dans ces conditions ébaucher une idylle?

C'était sans compter sur l'esprit inventif d'un groupe de pionniers, qui s'était mis d'accord avec un aubergiste de Saint-Maur, situé au pied de la caserne, pour que son établissement serve de vestiaire pendant les permissions ou les fins de semaine. Chez «Céline», on entrait en kaki et l'on ressortait en civil! Il suffisait d'accepter de marcher un kilomètre ou deux et de partager une omelette géante le lundi matin, avant de rentrer à nouveau à la caserne. Le jeune couple qui avait négocié ce «traité» venait d'un petit village du Lot-et-Garonne. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait d'abord favorisé les gens du rugby et notamment les joueurs de XIII.

Une anecdote qui a laissé un souvenir ému dans le cœur des incorporés de la fin des années cinquante. Au cours des marches forcées en forêt, à Thiverval, près de Frileuse, les jeunes sportifs du Bataillon ont rencontré à plusieurs reprises Bourvil, immense vedette de l'époque, qui promenait son chien et ne leur ménageait pas ses encouragements. En toute simplicité.

Il était une fois... le bataillon de Joinville

Cette période des classes, même pendant les années de fort engagement en Algérie, a connu de surprenants aménagements. On cite le cas emblématique d'un célèbre rugbyman de la fin des années soixante qui a fait, en tout et pour tout... une journée de classes! Son club ne pouvait pas s'en passer et il était très influent! Mais quand, en Algérie, quelques mois plus tard, on lui a demandé de prendre une garde exposée, il a fallu le faire accompagner par des collègues. Il ne savait même pas introduire des cartouches dans le chargeur de son MAS 36! On voit que, même pendant les années de plomb, le « militaire » n'était pas premier dans les préoccupations des responsables.

D'ailleurs, lorsque la pression des événements est devenue moins forte, cette période de « classes » s'est réduite sensiblement. Les dernières promotions du Bataillon ont effectué trois ou quatre semaines d'entraînement en tenue de soldat, avant d'enfiler un survêtement, tenue traditionnelle des « Joinvillais ».

Généralement, ce temps de contraintes, de lever aux aurores et de salut au drapeau, a laissé des souvenirs désagréables dans l'esprit des garçons du Bataillon, notamment le passage de huit jours au camp de Mourmelon, massivement considéré par tous comme le plus mauvais moment de leur service national.

Mais il y avait heureusement des périodes plus agréables, comme ce tournage d'un film sur le Légion, « Le sergent X », dont le réalisateur cherchait des figurants. On embarque quelques dizaines d'hommes aux studios de Boulogne-Billancourt, en leur promettant un petit cachet, payable en fin de prestation. Les journées étaient longues, un peu fastidieuses, mais chacun était conforté dans son rôle par la perspective d'un peu de subsides supplémentaires... Mais rien n'est jamais venu... Le chèque a dû s'égarer dans les arcanes de la bureaucratie Joinvillaise! Mais il n'a certainement pas été perdu pour tout le monde!

Il était une fois... le bataillon de Joinville



L'international de rugby à XV, Christian DARROUY, transformé en petit soldat.